

CONCOURS

DE NOUVELLES POLICIERES

2015



Médiathèque de Saint-Pol de Léon

en partenariat avec

la Librairie Livres in Room



Rappel du règlement du concours de nouvelles 2015

Article 1 :

La médiathèque municipale de Saint-Pol de Léon organise un concours de nouvelles en partenariat avec la librairie Livres in Room. Les textes sont à adresser à la médiathèque de Saint-Pol de Léon. La remise des prix, au nombre de trois, un par catégorie, aura lieu le samedi 18 avril 2015 à médiathèque.

Le concours est ouvert à tous, dans la catégorie déterminée selon l'âge du participant :

- catégorie moins de 12 ans
- catégorie 12 à 15 ans
- catégorie 16 ans et plus

Article 2 :

a- Le thème en sera une enquête policière entendue au sens large (noir, suspense, thriller, burlesque...) ayant pour début :

- Catégorie moins de 12 ans : « *Quand j'ai trouvé cette lettre, je ne me doutais pas de ce que je venais de découvrir. Parce que sinon, jamais, je le jure, jamais je ne me serais baissé pour la ramasser. Seulement, je ne me doutais de rien. C'est toujours comme ça que les catastrophes arrivent.* »
- Catégorie 12 – 15 ans : « *Voilà. C'est moi. Billie Bird. Quinze ans. En troisième au collège Alphonse Allais de Garges-lès-Gonesse et en vacances depuis hier. Collégienne le jour. Voleuse la nuit.* »
- Catégorie 16 ans et plus : « *Malgré la fatigue qui lui broyait les jambes et le dos, Maria Dobry redressa les épaules, poussa la porte avec décision et franchit l'entrée de l'immeuble sans tourner la tête. Au moment de poser le pied sur la première marche de l'escalier, elle s'immobilisa un instant, intriguée par le silence inhabituel.* »

b- Une nouvelle est un écrit simple, court et intense qui représente des personnages peu nombreux, comporte des indices annonciateurs et des fausses pistes, favorise le suspense, la dramatisation et se termine par une chute originale et déroutante respectant cependant la cohérence du récit. Cette nouvelle comportera au maximum 2 pages, de préférence en police d'écriture Arial 11.

c- Une attention particulière sera portée par le jury sur l'orthographe, la grammaire et l'expression qui représenteront un moyen de départager les candidats.

Article 3 :

L'auteur autorise la médiathèque de Saint-Pol de Léon à diffuser sa nouvelle sur son site internet. Les gagnants seront récompensés d'un bon d'achat valable à la librairie Livres in Room.

Article 4 :

Les textes sont à envoyer AVANT LE MARDI 7 AVRIL à la médiathèque de Saint-Pol OU par mail à l'adresse suivante : mediatheque@saintpoldeleon.fr

Catégorie 12 - 15 ans

1^{er} prix : *La nuit qui changea ma vie*
de Anaëlle Guern

2^{ème} prix : *La petite voleuse*
d' Annaïg Prigent

3^{ème} prix : *Les apparences sont trompeuses*
de Charlotte Audic

La nuit qui changea ma vie

Voilà. C'est moi. Billie Bird. Quinze ans. En troisième au collège Alphonse Allais de Garges-lès-Gonesse et en vacances depuis hier. Collégienne le jour. Voleuse la nuit. Ma mère est morte quand j'avais 5 ans et je suis seule avec mon père dans un petit appartement. Mon père manque d'argent, voilà pourquoi je suis régulièrement obligée de voler quelques petites choses. Faire cela ne me plaît pas, mais quand on n'a pas le choix, on n'a pas le choix.

Cette nuit-là, j'étais entrée discrètement dans la petite maison en face de notre immeuble. Je savais que seule une vieille femme habitait ici, je ne m'inquiétais donc pas. Vous me direz : pas très prudent de voler chez la voisine, mais bon, l'essence coûte cher, et puis je n'ai pas le permis.

Comme je l'avais prévue, la maison était vide, elle était partie en vacances. Il ne me restait plus qu'à trouver quelque chose d'intéressant comme des bijoux ou un peu d'argent. J'avançai donc de pièces en pièces, fouillant chaque petits recoins mais en essayant de faire attention à ne rien bouger et à ne pas laisser de traces. La maison était très jolie, j'appréciais cette décoration un peu vieillotte mais rassurante pour moi, ma mère adorait les choses anciennes, enfin, d'après mon père. J'avais fait le tour quand je remarquai une porte que je n'avais pas aperçue. Je l'ouvris sans bruit. Ce que je vis fut comme un cauchemar, je retins un cri. Devant moi, un cadavre dans un placard, du sang encore frais qui goûtait sur un chemisier devenu rouge. C'était la voisine j'en étais presque sûre. Je sortis de la maison et je soufflai un grand coup, je me sentais très mal mais je parvins à me retenir de vomir sur la pelouse. Je décidai d'appeler la police, c'était trop grave pour que je fasse comme si je n'avais rien vu.

Une demie heure plus tard, la police était sur place, ils me demandèrent de m'éloigner après m'avoir posé quelques questions, ils allaient m'interroger plus tard. Je rentrai chez moi encore bouleversée et m'allongeai sur mon lit. Les images du cadavre me revenaient sans cesse en tête, le sang, les yeux vides... Je me levai et regardai par la fenêtre, je pouvais voir la maison de la vieille dame. Les policiers avaient sécurisé la zone et commençaient à rechercher des indices d'après ce que je voyais. Heureusement que je portais des gants quand j'étais entrée dans la maison, je ne savais pas ce que j'aurais pu répondre si ils m'avaient demandé pourquoi ils avaient trouvé mes empreintes sur toutes les poignées de portes. J'étais encore dans mes pensées quand mon père entra dans la pièce :

«- J'ai appris ce qu'il s'était passé, ça va, ma chérie ?»

Je me blottis dans ses bras et me mis à pleurer.

«- C'était horrible ! Toutes ces images qui tournent dans ma tête...

- Ça va aller, essaye d'oublier.»

Mon père finit par me laisser seule dans ma chambre. Je me sentais un peu mieux, mais mes pensées allaient toujours vers ces affreuses images... Je finis tout de même par m'endormir tard dans la nuit.

Le lendemain, je me levai encore fatiguée. Je me dirigeai vers la cuisine quand j'entendis la sonnette d'entrée, les pas de mon père résonnèrent bruyamment jusqu'à ce qu'il atteigne la porte.

Je tendis l'oreille :

«- Bonjour monsieur, c'est bien ici qu'habite Billie Bird ?

- Oui, c'est ma fille, pourquoi ?

- Nous devons l'interroger, vous pourriez aller la chercher ?

- Elle dort encore. Répliqua mon père d'un ton sec.

- Très bien, je reviendrais plus tard alors, bonne journée.»

Après avoir entendu la porte se refermer, je descendis délicatement les marches en bois et rejoignis mon père.

«- Bonjour Billie. Dit-il en souriant.

- Qui c'était ? Demandai-je.

- Un policier qui voulait t'interroger.

- Ah.»

Mon père semblait inquiet pour moi, je pense qu'il se doutait que je partais voler régulièrement, il avait sûrement peur que je me fasse prendre. Je me dépêchai de manger avant de repartir dans ma chambre observer la scène de crime.

La police m'interrogea l'après midi. Je dus inventer une histoire comme quoi je venais lui rendre visite et que voyant qu'elle ne répondait pas, j'étais allée voir à l'intérieur. Je ne sais pas si ils m'ont cru, mais j'aurais essayé. C'est quand ils me demandèrent si je n'avais pas remarqué quelque chose de suspect que je me suis rappelée d'un détail : avant d'entrer chez la vieille dame, j'avais vu un homme s'éloigner rapidement dans la rue, comme si il ne voulait pas être vu. Je n'étais pas sûre qu'il sortait de sa maison mais cela pouvait être

utile à l'enquête. Je décrivis donc l'homme afin qu'un portrait robot soit fait, la police put retrouver rapidement qui était cet homme. C'était le fils de ma voisine. Ils me demandèrent ensuite de partir et me dirent qu'ils m'avertiraient quand l'enquête avancerait. Je partis donc un peu bouleversée. C'était vraiment affreux, comment quelqu'un pourrait tuer sa mère ? Mais j'étais intimement persuadée que c'était lui. Qui d'autre ? La semaine suivante fut horrible. Je faisais des cauchemars toutes les nuits, les images de la vieille femme et de son fils revenaient en boucle. Je n'en pouvais plus. Mais une chose étrange allait se passer, les policiers m'appelèrent.

«- Allo ? Dis-je.

- Bonjour Billie, nous avons pensé qu'il serait utile de t'en informer, ce n'est pas son fils qui a tué ta voisine. Nous en sommes absolument sûrs. Nous avons trouvé le vrai coupable...

- Ah bon ? Qui est-ce ?

- Nous te le dirons plus tard, au revoir Billie.»

Étrange. Pourquoi n'ont-ils pas voulu me dire qui c'était ? Peut-être qu'ils n'en ont pas le droit. Ou peut-être y a-t-il une autre raison.

Une heure plus tard, la sonnerie retentit. Je descendis en courant et ouvris la porte. Un policier à la mine grave était sur le seuil, il me demanda :

«- Billie, ton père est là ?

- Euh oui, je vais le chercher.»

Je ramenai mon père qui semblait décontenancé.

«- Monsieur, vous êtes en état d'arrestation.

- Mais que ? Dis-moi père, ahuri.

- Mais vous devez faire erreur ! Criaï-je, c'est mon père !

- Je suis désolé Billie, dit le policier, ton père est coupable du meurtre...

- N'importe quoi ! S'écria mon père, Billie, ne les écoute pas ! Ils mentent !»

Je ne savais pas qui je devais croire. Pendant que la police emmenait mon père au commissariat, je m'assis pensivement sur mon lit. Pourquoi soupçonnaient-ils mon père ? Je ne le voyais vraiment pas tuer quelqu'un. Mais son ton avait paru faux quand il avait tenté de me convaincre que ce n'était pas lui... Ma vie tournait au désastre. Le téléphone sonna, je décrochai.

«- Billie ? C'était la voix de mon père.

- Papa !? Tu vas bien ?

- Oui... Mais je dois tout t'avouer, il faut que je t'explique...

- M'expliquer quoi ? M'écriai-je, papa ?

- Je... J'ai tué la voisine... Je n'aurais pas dû, mais... Cette femme était folle, elle menaçait de te tuer si je ne lui fournissais pas de l'argent toutes les semaines... Je sais qu'elle en aurait été capable, alors, au début j'ai joué son jeu. Mais après, l'argent manquait beaucoup trop, je devais réagir. Aussi, je n'ai pas eu d'autre choix...

- Je comprend... Mais pourquoi n'as-tu pas tout simplement alerté la police ?

- J'avais peur qu'ils ne me prennent pas au sérieux, et il fallait réagir vite, je ne pouvais plus lui fournir d'argent et j'avais peur qu'elle ne mette sa menace à exécution trop rapidement...

- Papa... Je t'aime.

- Moi aussi Billie, moi aussi.»

Je raccrochai. Une femme avait menacé de me tuer, j'avais découvert un corps, mon père était un meurtrier. Ça faisait trop. Je pleurai, encore et encore, jusqu'à ce que je m'endorme.

Tout cela s'est passé il y a deux ans. Je suis maintenant en famille d'accueil. Je vais mieux, la vie redevient belle. Je n'oublie pas mais j'arrive à sourire, mon père sortira de prison dans cinq ans.

La petite voleuse

Voilà. C'est moi. Billie Bird. Quinze ans. En troisième au collège Alphonse Allais de Garges -Lès -Gonesse et en vacances depuis hier. Collégienne le jour. Voleuse la nuit. Eh oui, ce n'est pas fréquent ce genre de choses. Mais je n'ai pas le choix. Cette nuit, je suis entrée discrètement dans une maison de vacances, vide depuis un moment. Je ne suis pas folle, je prévois tout avant. Souvent les gens pensent qu'il n'y a pas d'objets très importants dans ce genre de bâtiment mais c'est tout le contraire. Il y a des tonnes de trésors pour les voleurs. Mais moi je me suis contentée d'un porte feuille qui traînait. Vous vous demandez sûrement pourquoi une jeune fille comme moi vole, quelles sont ses raisons mais j'ai mes secrets.

En attendant pour mon premier jour de vacances, j'ai une belle journée. Mes amies Anaïs et Chloé m'entraînent vers un magasin de vêtements. Elles m'ont appelées en fin de matinée pour organiser une journée shopping et converser des derniers potins. Anaïs sort depuis la veille avec Valentin, le gars le plus beau du collège. Je partage leur enthousiasme mais je ne comprends pas trop étant donné que je suis jamais tombée amoureuse. Elles veulent me faire essayer une robe mais j'ai les idées ailleurs. Je prépare mentalement mon excursion de ce soir. Ma cible est une grande demeure entourée d'une énorme propriété. Je sais que le vieux couple qui y habite est parti pour une semaine, qu'ils ont un chien qui garde l'entrée principale et que la clé de la seconde entrée est sous le paillason. Comme d'habitude je suis prête pour l'aventure.

-« Ohé, encore en train de rêver, me dit Chloé en m'appuyant à l'épaule.

- Aie tu m'as fait mal.

- Je t'ai à peine touchée, que t'arrives-il?!

- J'ai du dormir dans une mauvaise position.

- Hum! Hum! Commente Anaïs. »

Elles savent que j'ai souvent des blessures, je suis maladroite.

Après notre virée shopping, je rentre chez moi afin de me reposer et file directement dans ma chambre. Lasse, je m'affaisse dans mon canapé et m'endors en deux temps, trois mouvements. Une fois ma petite sieste improvisée finie, je me prépare au combat. Je mets dans un sac à dos une lampe, une corde, un couteau, un os pour chien, quelques outils et une barre de céréales (en cas de petit creux !). Puis je troque mon pantalon bleu et mon débardeur blanc pour un pantalon noir et une polaire foncée. Pour finir je m'attache les cheveux en chignon en me laissant des mèches rebelles. Une fois prête, je descends dans la salle à manger où je trouve un mot qui m'est destiné. Voilà ce qu'il dit :

«Je ne voulais pas te réveiller, nous sommes partis au resto. Il te reste de la pizza dans le frigo. On restera dormir j'ai des amis. A plus tard. Maman. »

Au moins, je vais pouvoir dîner tranquillement, sans recevoir des critiques sur ma manière de penser. Plus tard j'aimerais devenir comédienne mais mes parents sont contre ça. Ils veulent que j'entreprenne de grandes choses. Après mon repas, je monte dans ma chambre, prends mon sac et sors de la maison. J'enfourche mon vélo. Peu de temps après j'arrive dans une grande rue remplie de villas, je cache mon vélo à l'abri des regards. Je vérifie qu'il n'y a personne puis j'avance discrètement. Je suis presque arrivée à mon objectif quand je marche sur une branche. C'est raté pour la discrétion. Je me fige et regarde autour de moi, il n'y a personne. Je reprends alors ma marche silencieuse. J'arrive enfin derrière une grande villa, devant la seconde entrée. Je me penche et trouve la clé sous le paillason. J'observe alors une minute de silence pour la réussite de mon opération. Puis je sors ma lampe de mon sac, tourne la clé et pousse la porte. Il fait très sombre dans l'immense demeure, j'allume ma lampe et avance doucement. Je me situe dans une cuisine, il y a des ustensiles, un four, un micro-ondes ...J'estime, vu tout ce bric-à-brac que je ne trouverais rien d'intéressant, j'ouvre donc une porte à proximité et je me retrouve dans un gigantesque salon. Il y a des fauteuils en cuir, une énorme télé, une table basse en acajou et dessus un magnifique collier constitué de coeurs les uns à la suite des autres avec de vrai rubis.

Je suis émerveillée par tant de beauté et de luxe. Après de longues secondes hésitations, je l'empoche et l'enfourme dans mon sac. Je reprends ma petite visite. Attendez, je crois avoir entendu du bruit. J'ai peut être rêver, il faut que je me détende. Je m'arrête au pied d'un sublime escalier de marbre et je reste là, pétrifier, un long moment jusqu'à ce que j'entende un autre bruit. Là je n'hésite plus et tente de revenir sur mes pas mais

dans ma précipitation, je renverse un vase en porcelaine qui vient se briser au sol dans un fracas épouvantable. Je panique et me mets à chercher une solution de repli, quand j'entends :

-« Qui est là ? Répondez, je sais qu'il y a quelqu'un ! Hurlé une voix d'homme. »

J'ai la gorge nouée, j'ai peur et je ne sais plus où aller. Je traverse un nombre incalculables de pièces et me retrouve je ne sais comment dans la cuisine. Je sors en vitesse de la demeure et cours le plus vite possible. Il fait nuit et j'ai perdu ma lampe je ne sais pas où je suis. Tout tourne autour de moi, je m'affale au sol. J'entends des pas se rapprocher de plus en plus vite et ce garçon qui n'arrête pas de crier. J'ai mal à la tête, je ne veux plus continuer mais il faut que je le fasse. Je me relève en titubant et reprends ma course acharnée mais l'homme gagne du terrain. Soudain je glisse et tombe dans une mare. Je suis fichue. Je rassemble le peu de courage qu'il me reste et m'extirpe de cette eau impure, grelottante.

Une fois debout sur mes jambes je regarde l'autre rive de la mare et contemple un garçon de mon âge qui m'observe. Il tient ma lampe. Il est incroyablement beau. Je crois que c'est à ce moment que j'ai compris l'expression « avoir le coup de foudre ».

-« Qui êtes vous ? demande t-il d'une voix cristalline. »

Il constate que l'unique façon de me rattraper est de traverser la mare...et encore, s'il sort à temps. Je lui jette un dernier regard m'enfuis en courant. Je récupère mon vélo, rentre chez moi et me couche après cette désastreuse soirée.

A mon réveil, étant seul, je décide d'aller faire des courses car il n'y a plus rien à manger, évitant de penser à ma mésaventure de la veille. Une fois prête je me rends donc à la supérette du bourg et entame mes achats. J'ai presque fini et me dirige vers le rayon laitier. Ma vue se pose sur un garçon de mon âge, dos à moi. Il se retourne lentement et je découvre avec effroi son visage. C'est le même gars que cette nuit. Clouer sur place, j'essaye de reprendre mes esprits et sors rapidement du magasin.

-« Attends ! Me crie t-il. »

Cette fois il ne me lâchera pas et s'il me rattrape il va me conduire au commissariat de force.

Je continue donc à courir mais me retrouve dans une impasse. Je vois le jeune garçon arriver, haletant.

-« Moi c'est thomas, déclare t-il, ne pars pas je crois qu'on doit s'expliquer. »

Ses yeux d'un bleu profond m'envoûtent. Je suis subjuguée mais je continue à me taire.

-« Très bien, tu veux te taire et bien nous allons aller ensemble au commissariat. Tu m'as l'air d'une brave fille, je veux juste t'aider. »

Et ce qui devait arriver, arriva. C'est pourquoi je suis là dans ce bureau clos avec un commissaire qui me parle depuis une heure de ma mauvaise conduite et de ce que ça peut entraîner. Il me pose une énième question :

-« Tu peux me raconter, je suis là pour t'aider, me rassure t-il doucement. »

Je ne sais pas ce qui me prends mais je lâche prise et fonds en larmes. Je ne contrôle plus rien et je suis désespérée. Ma crise passée, je raconte tout :

-« C'est...C'est mon père...il me frappe, il dit sans arrêt que c'est pour mon éducation et ma mère ne dit jamais rien. Et puis...on a plus d'argent, il m'oblige donc à voler. Mais je ne le supporte plus, je craque.

Après m'avoir écouté, le commissaire a vérifié ma version des faits auprès de ma mère et de mes amies. Je m'en suis sortie avec un stage de citoyenneté, j'ai également dû rendre tout ce que j'avais volé au propriétaire et mon père est sous les barreaux. Je me suis retrouvée en famille d'accueil et je vois tous les jours Thomas, on est devenu très proche, on est juste amis...pour le moment. J'ai d'ailleurs appris que le commissaire est son père. Quand à ma mère, elle est aidée financièrement par des associations.

Les apparences sont trompeuses

Voilà. C'est moi, Billie Bird. Quinze ans. En troisième au collège Alphonse Allais de Garges-lès-Gonesse et en vacances depuis hier. Collégienne le jour. Voleuse la nuit.

Je ne vole pas pour l'argent, juste pour le plaisir de marcher sur les toits des immeubles, de rentrer par les fenêtres, de détruire littéralement le système d'alarme et de repartir en courant. Mais hier soir j'ai été témoin d'un meurtre. Alors que je pénétrais dans un appartement au dix-huitième étage, j'ai été surprise qu'aucune alarme ne se déclenche. Je me suis glissée à l'intérieur et ai vu un homme au sol un couteau dans le cœur, au dessus de lui, une ombre avec un immense sourire. Tétanisée par la peur je me suis cachée derrière un placard. L'ombre a réactivé le système d'alarme et est sorti de l'appartement. Trop loin de la console de commande pour la désactiver, j'ai décidé de courir jusqu'à la fenêtre, mais pas assez vite, j'étais à peine au milieu de la salle quand elle s'est déclenchée. Les issues se sont bloquées par de lourds volets de fer (ce qui prouvait que j'étais chez des gens riches) et j'ai entendu la police arriver (pour une fois qu'elle était rapide), des pas ont retenti dans les escaliers et la porte s'est ouverte brutalement :

“PAS UN GESTE, LES MAINS EN L'AIR OU ON TIRE!”

Un des policiers a remarqué la présence du corps à côté de moi. Il s'est jeté sur moi, m'a plaquée au sol et m'a passé les menottes. Pendant tout le trajet, j'ai hurlé:

“Non s'il vous plaît, c'est pas moi, j'étais là par hasard, ce n'est pas moi qui l'ait tué!”

Puis au commissariat après un long interrogatoire, j'ai appris que celui que “j'avais tué” se nommait Jean-Philippe de Bouvier. Ils m'ont enfermé dans une cellule. Voilà comment en moins d'une journée, je me suis retrouvée en prison.

Quelques jours plus tard je suis transférée dans un établissement pour mineurs à problèmes graves. Trois policiers arrivent, me sortent de la cellule et me font sortir du bâtiment. Arrivé sur le parking, devant un fourgon blindé, je me mets à courir le plus vite que je peux (heureusement que j'étais la plus rapide de ma classe). Je cours puis prends le métro jusqu'à St Denis. Je me réfugie dans un petit cabanon dans un jardin abandonnée. Je me rends sur le lieu du meurtre et cherche des indices dans l'appartement. Au bout d'une heure rien, au bout de deux non plus, je décide de partir quand je vois une petite tache de boue sur la porte de la chambre qui ressemble à une empreinte digitale. Je retrouve une amie du collège dont la mère travaille dans un laboratoire d'analyses médicales et qui le donne donc à sa mère. Plus tard je reçois le résultat de l'analyse mais surprise c'était mon empreinte digitale sur la porte pourtant je suis certaine de ne pas avoir touchée cette porte, je ne comprends rien du tout. C'est un vrai paradoxe, ma tête tourne, je réfléchis trop. Pourquoi ? POURQUOI ? Je sors de l'immeuble en délirant et en me posant des questions sans queue ni tête. Un passant appelle le samu.

Je me retrouve dans un hôpital psychiatrique, attachée à mon lit dans une cellule capitonnée. Pourquoi ai-je essayé de savoir la vérité ?

Assise sur ma chaise de bureau,j'écris la dernière phrase de ma rédaction à rendre pour demain.Je suis soulagée d'avoir enfin fini.Je me lève et attrape la tasse de thé et la part de gâteau au chocolat sur la commode .Je me relie une dernière fois ,j'espère avoir réussi .

Fin

Catégorie 16 ans et plus

1^{er} prix : *Les copains d'abord*
de Sylvie Hurteaux

2^{ème} prix : *Un samedi soir mémorable*
de Sylvie Lescure

2^{ème} prix ex aequo : *Curiosités*
de Anne-Sophie Dantec

Les copains d'abord ! Qu'on se le dise au fond des ports...

« Malgré la fatigue qui lui broyait les jambes et le dos, Maria Dobry redressa les épaules, poussa la porte avec décision et franchit l'entrée de l'immeuble sans tourner la tête. Au moment de poser le pied sur la première marche de l'escalier, elle s'immobilisa un instant, intriguée par le silence inhabituel. »

Yffig referma le bouquin d'un coup sec et rageur, excédé. Non mais, on dirait bien qu'elle a le trouillomètre à zéro, la p'tite mère Dobry ! On ne fait plus la maline ! Achevez-la une bonne fois pour toutes, pitié, on n'en parlera plus ! Une greluce pareille... Circulez, y a rien à voir ! Il n'avait pas eu la main heureuse avec ce polar, pas de taille à lui changer les idées, nom de là ! Lui non plus n'en menait pas large. Assis dans sa vieille 4L, les mains moites et le cœur battant, il surveillait nerveusement les abords du collège. Il était arrivé en repérage, très en avance. Pour se donner du courage, il fredonnait avec entrain « A la Bastille, on l'aime bien Nini peau d'chien, elle est si douce et si gentille... » en alternance avec « Parer à virer les gars faut s'déhaler, on s'reposera quand on arrivera au port de Tacoma ». Sa chanson préférée était « Arthur, où t'as mis le corps, tu vas causer, ça a une certaine importance !... » C'est vrai quoi, c'était sa spécialité que les macchabées se fasse la malle en toute discrétion. Ni vu, ni connu. Ses potes, rencontrés tout petiots dès la maternelle, lui faisaient confiance. Les pauvres dis-donc, tous partis le même jour, l'an passé ! Des vacances corses qui auraient mal tourné, va savoir... Ils avaient passé l'arme à gauche, car jamais ils n'avaient donné signe de vie depuis. Ils gagnaient bien leur vie avec leurs herbages en Colombie. « Labourage et pâturage, sont les deux mamelles de la France » ça leur était resté aux copains, dame oui ! Il n'arrivait pas à s'en remettre. Avant, gast, c'était le bon temps, quand on se retrouvait au café « La brise de mer » pour boire tous ensemble. Pas souvent, dame, car ils avaient levé l'ancre et boulinguaient ailleurs. Ils m'appelaient Neuneu. Je trouvais sympa, je ne sais pas d'où ça vient, de la fête à neu-neu ? Un jour, un gars bien parti, il tanguait et roulait sur l'ancre, un sacré coup de gîte qu'il avait pris, m'a bafouillé, mais c'est à cause de tes neuf neurones, Yffig, qui te restent ! N'importe quoi ! Neuf sur dix, c'est très bien. Jaloux qu'il était !

Revenons à nos moutons, moi, j'suis pas le gars compliqué, j'veux pas d'embrouille. Je demandais jamais d'où venaient les gars qu'ils avaient refroidis, je leur faisais confiance, sûr qu'ils avaient de bonnes raisons. Je voulais juste, histoire d'avoir la conscience tranquille, qu'ils aient avalé leur extrait d'acte de naissance proprement. Le coup du lapin bien de chez nous, ou le pruneau adroitement balancé. Qu'ils n'aient pas le temps de dire ouf avant d'aller brouter les pissenlits par la racine. Enfin, façon de parler car là où ils allaient... y avait pas trop de verdure, enfin pas la même. Ce n'est pas le tout de zigouiller quelqu'un, faut le faire avec délicatesse. Je ne grenouille pas dans le bénitier, loin de là, mais faut pas plaisanter avec certaines choses. Au caté le recteur nous avait bien dit de nous tenir à carreaux. Dieu voyait toujours tout. Flippant quand on est même et pas toujours dans les clous ! J'ai oublié bien des réponses, fallait répondre du tac au tac, mais je crois toujours dur comme fer à mon ange gardien, ça c'est du lourd ! Les macchabées il ne leur voulait pas de mal, bien au contraire, ils allaient plus vite au ciel et voilà ! En quelque sorte, on leur rendait service. Mais fallait pour qu'ils soient serein, qu'ils calanchent en douceur... ou presque. Ils l'avaient bien compris les copains, ils refroidissaient dans la dentelle. Et pour ceux qui allaient droit en enfer ? Ben, le diable, Lucifer quoi, je lui ai trouvé sur les images, un p'tit air mariole, avec ses cornes et sa queue fourchue. Comme s'il disait : venez les gars, on va s'en payer une bonne tranche ! Côté déguisement, il en connaissait un rayon ! Alors... pourquoi s'en faire ? Il n'allait pas se faire des nœuds au cerveau avec des broutilles pareilles !

Rêveur, il revoyait madame Le Hir, sa vieille institutrice, qu'il avait fait si souvent tourner en bourrique, lui disant : « Mon petit gars, à mon avis, tu iras loin... je te vois bien finir à Cayenne ! » La mère était aux anges lorsqu'il lui répétait le début de cette funeste prédiction. Pas longtemps, certes, mais c'était toujours ça de gagné !

Il menait donc sa petite vie pépère : bistrot matin et soir pour s'hydrater, on dessèche vite en mer, la pêche, la contrebande des ormeaux, avec un cadavre à faire disparaître une fois le temps, la routine. Pour les volatiliser, il avait trouvé tout seul un truc pratique. Il en avait dans le ciboulot ! Débiter la viande froide en petits morceaux, (pas le plus agréable, long et salissant, mais pas bien pire que de vider des lieux ou de préparer des ormeaux...), transporter la barbaque dans son canot, en distribuer une partie à ses copains les goélands qu'avaient toujours un boyau de vide, et le reste du sac allait dans le vivier, nourrir crabes et homards. Au réveillon, ses crustacés étaient très demandés. Maousses qu'ils étaient ! Des bêtes de compétition !

C'est le père qu'avait trouvé des deux trous sombres et profonds, où frétilaient les bouquets. Deux sacrées mares à crevettes, bien planquées au milieu des roches, tout près de la bougie. Lui les avait juste un peu bricolées. Tout baignait jusqu'au jour où il avait vu un gros titre du Télégramme, un peu fumeux « Une nécropole de l'âge du bronze découverte au large de Santec ». Avec, en dessous, la photo de son vivier. La vache ! Il en était resté baba.

L'article, ma foi assez confus, y z'avaient rien compris, parlait de tout et de rien, mais pas de pêche, ouf ! La marée suivante, il était à pêcher des étrilles sur l'îlot des Trépassés, ben oui, c'est le nom que lui donnent les vieux d'ici, j'y peux rien, quand il entendit des voix. Mais qui pouvait donc bien avoir débarqué là ? La passe était difficile, le mouillage hasardeux, personne ne venait faire du rase-cailloux par ici pour le plaisir. Il se planqua derrière des rochers et attendit de voir ce qu'allaient faire ces intrus.

Voilà-t-y pas que, la marée précédente, un sombre crétin s'était pris un bout dans l'hélice, avait dérivé et trouvé le moyen de s'échouer sur l'îlot. N manche qui ne sait rien faire de ses dix doigts, un vacancier qui autrement jacte sur les vieilles pierres. A quoi ça sert ? A rien ! Il avait eu largement le temps de visiter les lieux avant qu'on vienne le chercher, à force de lancer des fusées de détresse et de faire des signaux de sémaphore. Un nuisible pareil, on aurait du le laisser y passer la nuit, il se serait noyé, bon débarras. Et vicieux avec cela, il était revenu ! Et de là les ennuis qui volent toujours en escadrille, avaient commencé. En douce, le fêlé avait sorti de l'eau quelques ossements et zou, filé dare dare à Paris. Les gens normaux pêchent la crevette, ramassent des bigorneaux, vont à la palourde, je sais pas moi, mais lui, non ! Aucun sens pratique ! Bon, ben, pour sûr qu'ils n'étaient pas très vieux les no-nos. Lui, Yffig, avait viré consciencieusement tout ce qu'il avait trouvé dans les failles, adroitement consolidées de rochers empilés, pour mettre ses petites bêtes bien à l'aise et avoir de la place pour les clients occasionnels. Des saletés, des bouts d'os en pagaille... D'où ça venait ? Des Allemands pendant la guerre sans doute. Ils surveillaient jour et nuit tous les mouvements de bateaux.

Savoir comment les poulets avaient fait leur compte mais ils avaient fini par l'alpaguer, le mettre quelques temps au gnouf, à l'ombre, direction la prison de l'Ermitage où, comme dans la chanson, il avait eu largement le temps d'apprendre à jouer à la belote.

Je me demandais d'ailleurs bien pourquoi, j'ai rien capté, ni cafté, au tribunal. Y z'avaient pas de preuves de toutes façons, ce n'est pas les copains qu'allaient cracher le morceau là où ils étaient... Il s'ennuyait ferme quand un jour, sa filleule, Soazig, la fille à Fanch (paix à son âme), est venue le voir. Elle est instit la petite et bosse avec les mômes. J'ai comme l'impression que les mouflets filent droit avec elle. Bon sang de bonsoir, elle a la tête dure. Rien à faire pour qu'elle me ravitaille en gnôle. C'est vrai, j'ai toujours pensé que l'alcool était plein de vitamines, un petit Jésus en culotte de velours qui vous descend dans le gosier, quand c'est du bon ! Je m'en serais bien jeté un derrière la cravate, en douce. Des clous, m'a-t-elle dit, (et le respect dû aux anciens ?) je t'ai trouvé un objectif à la sortie de cabane. Ah, oui, lequel ? ...Non ??? J'peux pas dire que sur le coup j'étais emballé, emballé, trop vieux, les mains qui tremblent... mais je me suis laissé convaincre. Usante et tannante, qu'elle est ! Tu peux le faire, tu dois le faire ! Marée basse et régime sec, sinon tu ne réussiras pas, me serinait-elle ! Ceinture question vitamines. Le Fanch avait raconté l'histoire de Soazig, qui s'était sentie pousser des ailes. T'as une revanche à prendre !

Yffig sursauta en entendant la sonnerie du collège, 8h. Bon, ben, maintenant j'y suis, faut pas mollir ! Quand faut y aller, faut y aller ! Concentre-toi, Yffig, concentre-toi ! J'ai mal au ventre, ce n'est pourtant pas le moment d'avoir la colique sifflante. A la tienne Etienne ! Quand le vin est tiré, il faut le boire ! Neuneu qui s'en dédit ! Pas de souci, c'est comme le vélo, le ver le coude on n'oublie jamais !

Je vais sortir de voiture, ignorer les morveux, grimper les marches et aller, j'y crois pas, passer... mon certificat d'études. Je n'ai jamais eu autant les jetons, une frousse de tous les diables.

J'ai mes chances avec la rédaction : racontez vos vacances, une sortie entre amis, un service rendu peut-être : alors là, je suis au point, et que je te balance mes virées à l'îlot des trépassés... Je devrais l'avoir, non ? Et puis l'important c'est de participer et de toujours tenir ses promesses.

J'avais seize ans quand ma mère est morte, assez dégourdi que j'étais alors, je lui ai promis que je le passerai. J'y croyais plus, dame non, de l'eau a coulé sous les ponts de mon bateau et pas mal de tors-boyau pour m'rincer la dalle.

Un samedi soir mémorable

Malgré la fatigue qui lui broyait les jambes et le dos, Maria Dobry redressa les épaules, poussa la porte avec décision et franchit l'entrée de l'immeuble sans tourner la tête. Au moment de poser le pied sur la première marche de l'escalier, elle s'immobilisa un instant, intriguée par le silence inhabituel.

C'est vrai, le week-end, la résidence universitaire où elle partageait un studio avec sa coloc, bruissait toujours, avec les allées et venues des étudiants, la radio qui s'échappait des appartements, les portes qui claquaient, et les rires qui se perdaient dans les étages. Pourtant, ce samedi était ordinaire, ce n'était pas l'époque des vacances scolaires. A moins qu'elle ait zappé une boum qui les aurait tous attirés dans un autre bâtiment.

Maria habitait avec Jane, au 6^{ème} étage sans ascenseur, et elle maudissait déjà les escaliers à grimper ! La résidence était vieillote, escaliers en bois aux marches disjointes, insonorisation inexistante, peinture défraîchies... mais au moins le loyer n'était pas cher.

Le matin, Jane lui avait demandé si elle pouvait faire quelques courses pour elle, car elle ne se sentait pas très bien – un mal de crâne carabiné la tenaillait – elle en était malheureusement coutumière. Elle avait prévu de récupérer des pièces de 2 euros de collection à la Monnaie de Paris et des fournitures pour classer ses timbres dans une boutique près de la Bourse, mais là, elle ne s'en sentait pas la force.

Maria avait cessé depuis longtemps d'essayer de convaincre Jane du côté pratique des achats sur Internet, c'était peine perdue. C'est mon côté rétro, aimait Jane à plaisanter.

Elle avait donc rassuré son amie « Pas de souci, j'en profite pour faire un peu de shopping, et puis je nous ramène à manger, du chinois pour ce soir, ça te va ? ».

Après sa virée dans les boutiques parisiennes, Maria était rentrée claquée, elle sentait le rhume couvrir. Le shopping, le samedi, ce n'est pas une bonne idée, et pire, elle n'avait rien trouvé qui lui plaisait. Elle aurait voulu s'acheter une robe, pour marquer le coup puisque c'était aujourd'hui son anniversaire, et qu'elle ne pouvait fêter ça en famille, en Angleterre.

Ah, le courrier. Avant de monter les six étages, je ferai bien d'aller voir s'il y a du courrier, car ce n'est pas Jane, mal fichue comme elle était ce matin, qui y sera allée. Après avoir farfouillé dans son sac à main, les clés finirent par réparaître. Il y avait un bon paquet de lettres. Factures, facture et re-factures, et puis encore une de ses horribles lettres, avec trois croix cette fois. Ce n'était pas pour elle, mais pour Jane, comme d'habitude.

La première lettre était arrivée il y a un mois à peu près, avec une croix en bas à gauche de l'enveloppe. Lorsqu'elle l'avait tendue à Jane en riant, « tiens, un amoureux ? », cette dernière lui avait arraché l'enveloppe, en insistant lourdement « tu ne l'as pas ouverte, hein ? ». Elle était visiblement très contrariée.

- Ben non, mais que se passe-t-il ?
- Rien, rien, ne t'inquiète pas. Il risque d'y en avoir d'autres, tu n'y touches surtout pas.
- OK. Ce n'était pas son habitude de fouiller dans les affaires des autres, et de sa colocataire en particulier. La réaction l'avait intriguée, et puis elle avait oublié, chacun ses soucis. Une autre lettre du même type était arrivée il y a environ une semaine, avec deux croix cette fois et Jane ne s'était pas plus expliquée.

Tout de même, cela ne lui plaisait pas, la souciait pour tout dire. Et s'il n'y avait eu que ça ! Elle se rappela soudain ces conversations téléphoniques écourtées à son approche, les « je te rappelle ».

*finalement, elle ne la connaissait pas très bien, sa co-colocataire. Pourvu qu'elle ne soit pas embringuée dans un trafic ou quelque machin louche pour payer ses études ou le loyer !

Elle reprit ses sacs de courses, qu'il allait falloir monter au 6^{ème}.

Elle commença à grimper doucement, le shopping l'avait tuée, lorsqu'elle entendit une détonation, puis une autre, qui résonnaient bizarrement dans le silence de l'escalier. Qu'est ce que c'était que ça ?

Tout d'un coup, elle eut peur. Ce ne serait pas un coup de feu, par hasard ? Cela commençait à tourner dans sa tête. Maria, tu t'inventes des histoires, ce bruit a sûrement une explication normale, tu n'es pas dans un feuilleton télé. Où es ton flegme ?

Elle continua à monter, tous les sens en alerte malgré elle, et entendit, oh, à peine, une goutte tomber. Elle leva la tête et vit une petite tâche brunâtre qui commençait à suinter à travers les fissures du plafond, et de temps à autre, déversait une gouttelette sur la marche en dessous. Elle posa ses sacs, et avant d'avoir compris ce qu'elle faisait, avait passé le doigt sur la marche, et l'avait retiré, horrifiée, tout rouge. Du sang, c'était du sang !

Elle resta tétanisée, incapable de bouger, alors que tout dans sa tête se télescopait. Jane, on avait tiré sur Jane, ces lettres, sans doutes des menaces, des avertissements. Elle aurait du insister, demander des explications, enfin aider son amie, au lieu de rester sur la réserve, elle se sentait coupable.

Elle ne savait que faire : continuer à monter, voir ce qu'elle pouvait faire, ou dégringoler les escaliers quatre à quatre, laissant tout en plan pour aller chercher la police. Son cœur battait à tout rompre. Elle écoutait intensément pour repérer le moindre craquement, le moindre pas, mais rien. Peu à peu, elle reprit ses esprits. Elle se devait d'aller voir. Et puis, elle voyait bien qu'elle n'aurait aucune crédibilité au commissariat, en débarquant avec une histoire aussi rocambolesque.

Elle continua d'écouter, mais aucun bruit ne filtrait. Cela la rassura un peu. Pour une fois, elle appréciait le manque d'isolation phonique du bâtiment. Elle laissa ses sacs, attrapa son portable et appela Jane. On entendait la sonnerie depuis l'escalier, mais personne ne répondit. Il n'y avait toujours aucun bruit. Alors, elle mit son téléphone en mode vibreur, dans sa poche, prit sa clé et grimpa précautionneusement le dernier étage.

Arrivée sur le palier du 6^{ème}, elle vit tout de suite la flaque rougeâtre, juste au pied de sa porte, c'était ça, l'origine des gouttes de l'étage inférieur. Elle sortit la clé et arriva péniblement à la mettre dans la serrure, tant elle tremblait – on s'en était pris à elles -. Elle tourna la clé, entrouvrit la porte et appela timidement : Jane ? Tu es là, Jane ?

Alors que sa main tâtonnait pour trouver l'interrupteur, tout d'un coup, le silence fut brisé par une dizaine de voix entonnant un « happy birthday to you ».

Maria faillit se trouver mal. Elle était douchée, une foule de questions se bousculaient dans sa tête. Comment, Pourquoi ? Ils l'entouraient, l'embrassaient, lui offraient une coupe de champagne. Et soudain, elle partit d'un grand éclat de rire et leur avoua l'horrible scénario qui lui était passé par la tête. Tu lis trop de romans policiers, ma vieille. Enfin, confondre un bouchon de champagne avec un coup de feu, et un pot de coulis de tomates qui s'est écrasé avec du sang, tu ne crois pas que c'est exagéré ? Tu es rentrée trop tôt, pas le temps de nettoyer !

Maria n'était pas près de l'oublier, cet anniversaire 2015 !

Et les fameuses lettres ? Ah, les lettres, dit Jane.

Curiosités

Malgré la fatigue qui lui broyait les jambes et le dos, Maria Dobry redressa les épaules, poussa la porte avec décision et franchit l'entrée de l'immeuble sans tourner la tête. Au moment de poser le pied sur la première marche de l'escalier, elle s'immobilisa un instant, intriguée par le silence inhabituel. Pas le moindre jappement, pas le moindre clabaudage horripilant ; aucune boule de poils blancs hystérique ne sortit de la loge de la concierge pour lui mordiller les mollets ; rien à repousser du pied ; aucune dent rachitique à retirer de la chair tendre de ses chevilles – ou du tendon d'Achille, là où il l'avait mordue la première fois. Rien que le silence apaisant d'un retour au foyer après une journée de travail éreintante au labo. La paix, à peine contrariée par le bruit assourdi des pas des enfants un peu trop turbulents du deuxième et les effluves sonores de la télé de madame Planchu, un peu sourdingue, au premier.

- M'dame Dobry ! M'dame Dobry !

Martine, la concierge, avait surgi dans la cage d'escalier, hirsute, racines capillaires grises sous teinture orangée rance ; vêtue – à 19h15 – de sa sempiternelle robe de chambre fleurie élimée aux poignets. Elle semblait totalement perdue, étrange mélange de Pythie qui ne verrait plus l'avenir et de harpie aux griffes coupées trop court.

- Kiki ! C'est Kiki ! Kiki a disparu ! On a kidnappé Kiki ! On l'a assassiné ! Vous avez vu Kiki ? Kiki ! Il faut m'aider... M'dame Dobry... vous avez faire ça, vous... avec votre travail... les crimes, les enquêtes... vous connaissez... S'il-vous-plaît... Aidez-moi M'dame Dobry...
- Bien sûr Martine... Ne vous inquiétez pas... On va le retrouver votre bichon chéri ! Il ne doit pas être bien loin ! On va chercher...
- Merci, M'dame Dobry ! Merci ! Mon Kiki...
- Je reviens. Ne vous inquiétez pas... Le temps que j'aie chercher quelques affaires, je suis sûre que Kiki sera rentré de lui-même...

Maria rejoignit son 3^{ème} étage. Une pénombre douce régnait dans l'appartement. Maria détestait tout ce qui était trop fort : la musique forte, les boissons fortes, les plats épicés, les néons. Elle avait fait de son antre un lieu à son image, propre et ordonné. L'appartement était désormais un peu trop grand pour elle, mais peu lui importait. Elle l'avait gardé quand sa fille était partie fâchée un jour et n'était plus revenue. Quand elle eut compris qu'elle ne reviendrait plus, elle récupéra sa chambre pour y installer son « atelier » et la vie redevint acceptable. Les outils, elle les avait achetés jaunes parce que ça allait bien avec le papier-peint, un peu défraîchi, ça « égayait » ; et puis le plan de travail, les étagères, elle avait tout cogité seule ; des soirées, des week-ends y étaient passés. Maintenant, c'était idéal, le labo fonctionnait comme un vrai. Les produits, ça avait été facile, parce que les techniciens de l'INPS, où elle passer ses journées à l'arbiner, vider les corbeilles, nettoyer les paillasses, les toilettes, n'étaient soucieux ni du rangement, ni de la sécurisation de leurs produits ; ils ne faisaient pas attention, laissaient les portes des containers ouvertes, ne vérifiaient pas le niveau des fioles. Ils étaient négligents, pas elle.

Sur l'autre mur de la chambre, elle avait disposé sa collection personnelle de romans policiers, rangés par ordre alphabétique, elle en avait 754. Ce n'était pas tant... Elle aurait pu en posséder d'avantage, mais il fallait surveiller les dépenses, et elle avait restreint ses achats : 2 par mois, pas plus de 2€ l'exemplaire, aux videgreniers de la ville, les 1ers dimanches du mois, à 9h30. Elle possédait aussi toutes les saisons des « Experts », en DVD, c'était plus cher et plus difficile à trouver d'occasion, mais formateur. Elle aimait les regarder en V.O., même si elle ne comprenait pas l'anglais. Les enquêtes policières étaient en quelque sorte sa deuxième passion, moins exclusive que la première.

Elle saisit une lampe à ultra-violets, immanquablement rangée entre « insecticide » et « mastic polyester », des sachets de plastique (entre « peintures mastic » et « scalpels »), et une brosse (« alun de potasse », « borax en poudre »). Elle se dit que l'ordre alphabétique était une bonne chose, enfila une blouse propre, des gants en latex, chaussa des lunettes de protection et descendit les escaliers toujours aussi miraculeusement silencieux.

Martine avait ajouté, par-dessus l'immonde peignoir, une sorte de col de laine bariolée, tricoté par des mains malhabiles ; assise sur une marche, elle attendait. Elle apprécia l'arrivée de Maria d'un sourire de soulagement. La science allait parler. Maria s'appliqua méthodiquement à mimer les centaines d'épisodes des « Experts » qu'elle avait vus, recueillant d'abord toutes sortes de poils inconnus dans les petits sachets de plastique. Elle alluma ensuite la lampe qui fit apparaître des milliers de traces autour de la porte, sur les murs, partout. Martine s'excuse d'un : « Pourtant, je lave, je vous jure que j'astique bien fort ». Elle improvisa ensuite un fantaisiste relevé d'empreintes, secouant sa brosse au hasard des parois. Elle arpenta le hall d'entrée durant 40 longues minutes, avant de conclure :

- Il est difficile de voir quoi que ce soit, je ne parviens pas à repérer de traces de pattes qui pourraient nous aider... Il y en a partout, qui vont dans tous les sens... Kiki aimait tellement cette entrée...
- C'est sûr, il aimait dire un petit bonjour aux habitants, leur montrer qu'il les aimait... Kiki...
- Je suis désolée, Martine, mais je crois que je ne vais pas pouvoir vous aider... Vous le retrouverez, votre Kiki, il a dû profiter de l'ouverture de la porte pour suivre quelqu'un... Ou un autre animal... il doit être en train de poursuivre un chat, ou de faire la cour à une jolie chienne... une jolie petite bichonne... Il va revenir... Ce soir... Demain, peut-être...
- Vous avez raison, oui, vous avez raison, c'est ce qu'il doit être en train de faire... Une petite chienne... Oui, il va revenir... Merci pour tout ce que vous avez fait, M'dame Dobry !
- Oh, ce n'était pas grand-chose... Bonne soirée, Martine !
- Bonne soirée.

Il faisait encore plus sombre dans l'appartement et Maria se résolut à allumer la lumière, ce n'était pas économique, certes, mais il fallait bien voir... Elle ôta sa blouse et la déposa sur un cintre près du chat de Madame Planchu qui la regardait d'un regard trop fixe. Elle saisit une barquette de « moussaka-1 personne » dans le congélateur et la plaça dans le four micro-ondes qui se mit à ronronner.

Dans son antre, elle s'assit à son atelier, devant le petit corps recouvert d'une serviette de toilette.

« A nous deux, maintenant, mon petit chéri... »

Il s'agissait de ne pas se précipiter, la taxidermie, son imperturbable passion, était un art qui ne supportait ni désordre, ni précipitation ; et chaque choix, désormais, de la couleur des billes de verre des yeux, au palais et à la langue de cire, serait d'une importance capitale pour la qualité du rendu final.

Il faudrait de longues heures de travail avant que l'œuvre ne soit parfaite et vienne s'ajouter aux autres. La peau du bichon était particulièrement fine et délicate et seule sa main experte pourrait venir à bout de cette réalisation complexe. Elle aligna devant elle le matériel qui serait nécessaire à cette soirée mémorable : acide formique, aiguilles, antiseptique, alun de potasse, borax en poudre, 'colle peau', cure-crâne, gant en latex, insecticide, pince 'Bruxelles', scalpels, poudre de tannage, tannant liquide. Alors qu'elle vérifiait que tout était rangé par ordre alphabétique, la sonnerie du micro-ondes la rappela à sa moussaka. Elle sourit, en voyant, près du four, la plaque de laiton qu'elle avait préalablement gravée : « Kiki, petit polisson ». Un peu de fantaisie de nuit pas.